

MICHAEL IMPERIOLI

**WILD
SIDE**


ROMAN



« Une intense émotion. »
JOYCE CAROL OATES

par l'acteur des *Soprano*

Rentrée littéraire **autrement**



À seize ans, Matthew n'a connu que le quartier du Queens à New York et une existence solitaire avec sa mère. À la faveur d'un héritage inattendu, une nouvelle vie s'offre à lui : Manhattan et ses avenues chics, la fascinante Veronica, ainsi qu'un voisin musicien qui l'embarque dans ses aventures, un certain Lou Reed... Matthew plonge avec eux dans un tourbillon d'amour, d'art, de liberté – au risque de se perdre.

Entre *L'Attrape-cœurs* de J. D. Salinger et *Just Kids* de Patti Smith, *Wild Side* nous emporte dans le New York fiévreux des années 70, à travers le regard grave et moqueur d'un héros inoubliable.

« **Bouleversant et percutant : ce roman irradie d'une intense émotion.** » Joyce Carol Oates

« **Un nouveau souffle dans la littérature.** » Nick Tosches

Michael Imperioli est né en 1966 dans l'État de New York. Il a incarné pendant dix ans Christopher Moltisanti dans la série culte *Les Soprano* et a joué dans les films de Martin Scorsese, Spike Lee, Abel Ferrara... *Wild Side*, son premier roman, a été acclamé par la critique.

- ROMAN -

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Héroïse Esquié

autrement

www.autrement.com

Conception graphique : Raphaëlle Faguer

Photographie : © Reg Lancaster / Hulton Archive / Getty Images

Wild Side

Michael IMPERIOLI

Wild Side

*traduit de l'anglais (États-Unis)
par Héroïse Esquié*

Éditions Autrement **Littérature**

Publié en langue originale par Akashic Books sous le titre :
The Perfume Burned His Eyes.
© Archangela Productions Inc., 2018.
© Éditions Autrement, 2018, pour la traduction française.
ISBN : 978-2-7467-5091-3

*À Victoria, pour un amour inconcevable
À mes enfants, mes plus grands professeurs*

*Je vous connais depuis toujours. Tout le monde
dit que vous étiez belle lorsque vous étiez jeune,
je suis venu vous dire que pour moi je vous trouve
plus belle maintenant que lorsque vous étiez jeune,
j'aime moins votre visage de jeune femme
que celui que vous avez maintenant, dévasté.*

Marguerite Duras, *L'Amant*

*Par la présente, le 24 juillet de l'année 1977,
à Manhattan, État de New York, étant sain de
corps et d'esprit, je...*

Au départ, les mots qui vont suivre étaient plus ou moins censés tenir lieu de dernières volontés et de testament, peut-être d'ailleurs que ce sera le cas un jour ou l'autre. Je n'en sais rien. Pour l'instant, je veux simplement coucher tout ce que je peux sur le papier. On m'a félicité pour cette entreprise, et on m'a assuré qu'elle pourrait m'apporter une certaine lucidité. Je ne savais pas que je manquais de lucidité ou que les événements rapportés ici n'étaient pas clairs, mais c'est ce que m'ont dit des gens supposés s'y connaître dans ce genre de choses.

On m'a aussi informé que c'est une période très difficile de la vie d'un individu, et qu'il n'est pas rare pour des jeunes de mon âge de se retrouver dans de telles situations. Cela ne m'apporte

aucun réconfort, et je tiens à le préciser pour mémoire. Même si ce qui me sert de mémoire est un petit carnet merdique à quatre-vingt-dix-neuf cents.

Dans cet esprit, je voudrais commencer par le commencement le plus logique. Techniquement, messieurs ou mesdames, ma naissance devrait être le commencement le plus indiqué, ou le plus officiel, sans compter qu'on pourrait tout faire remonter à mes parents – comment ils se sont rencontrés, fréquentés et mariés, ma conception... Mais je vais vous épargner tous ces détails sordides et faire un bond jusqu'à l'année où il a commencé à se passer de sales trucs, où des gens sont morts et où la vie à laquelle j'étais accoutumé s'est transformée au point d'en devenir méconnaissable.

Mes parents se sont séparés quelques jours après le Nouvel An, et mon père a taillé la route dans sa Chrysler Newport 72 couleur merde. Avec trois sacs-poubelles pleins de fringues dans le coffre, et pas grand-chose d'autre.

Je ne devais jamais le revoir.

En juin, le lendemain de la fin de mon année de seconde, nous avons appris qu'il était mort. À en croire la légende, il a tiré sa révérence dans un carambolage sur une autoroute à LA, carambolage dont il était peut-être responsable, ou peut-être pas. Les circonstances de ce terrible accident ne

m'ont jamais été expliquées dans le détail, mais au fond de moi je sais que c'était sa faute.

C'était un homme imprudent qui se laissait toujours submerger par ses émotions et ne se refusait rien. Conduire à plus de cent quatre-vingts kilomètres à l'heure pour rattraper quelqu'un qui avait osé lui griller une priorité. Se taper la moitié des femmes de Jackson Heights. Claquer huit mille dollars de la fortune familiale sur un canas-son à Belmont. J'ai fait le vœu de ne jamais être un mari infidèle, car je trouve la chose impardonnable et répugnante. J'ai aussi fait le vœu de devenir, quand j'aurais enfin le permis, un conducteur patient et calme. Je n'ai toujours pas appris à conduire, et je n'ai jamais fait de pari de ma vie.

Il n'y a pas eu d'enterrement mais ma mère a insisté pour que je vienne à l'église avec elle un vendredi afin de dire une prière en son honneur. Je l'ai accompagnée, mais je n'ai pas dit la prière. Pas après toutes les saloperies qu'il avait faites à ma mère. Pas après la honte et l'humiliation qu'elle avait endurées à cause de lui. Elle méritait beaucoup mieux.

D'après ce que j'ai pu comprendre en écoutant aux portes, ma mère a refusé de se faire remettre ses cendres, bien qu'elle soit encore sa femme, légalement. Mon père avait coupé les ponts avec sa sœur des années plus tôt, et elle était la seule famille qui lui restait à part Maman et moi. Mais

Tante Yol, diminutif de Yolanda, alcoolo finie et pute de profession, dormait dans sa voiture à Seattle, à Portland ou dans quelque territoire du Pacifique Nord-Ouest, et personne ne savait où elle était au juste.

J'ignore complètement où ses restes ont échoué et d'ailleurs je m'en contrefiche.

J'ai passé les premières semaines de cet été-là dans le grenier de mon pote Willie, à le regarder fumer de l'herbe en écoutant *Wish You Were Here* des Pink Floyd. N'allez pas chercher des significations cachées, merci bien : le disque m'appartenait, certes, mais je vous assure que je ne souhaitais pas que mon père soit là ou ailleurs. Où il était, je n'en savais rien, mais ça m'allait parfaitement.

Willie était mon meilleur copain, à l'époque. C'était aussi un gros plein de soupe. Genre, vraiment super gros. Gras comme un porc.

Histoire d'entretenir son obésité, tous les soirs vers neuf heures, neuf heures et demie, on allait à pied jusque chez Christy's, sur le Northern Boulevard, et on mangeait des cheeseburgers. Parfois, Willie en prenait deux, mais en général, il en prenait trois. Avec double portion de fromage, bacon, et frites. Et un ou deux milkshakes à la vanille. Son record, c'était quatre burgers, quatre

portions de frites et quatre milkshakes. Ce haut fait de la volonté humaine avait été accompli le *quatre* juillet de ce même été. Willie y voyait un acte de patriotisme d'une grande noblesse.

Chaque fois qu'on se rendait chez Christy's, j'espérais qu'on allait tomber sur la serveuse-aux-longs-cheveux-roux. Elle me plaisait énormément. Un soir, après qu'on a passé commande, j'ai essayé d'engager une conversation avec elle. Je lui ai demandé si elle venait de prendre son service ou si elle avait bientôt terminé. Elle ne m'a pas vraiment répondu, elle s'est contentée de sourire en disant « Mignon », plus ou moins entre ses dents.

J'ai eu un coup de chaud et mon visage a dû devenir tout rouge. Je m'étais trahi ; cartes sur table. Elle connaissait mes sentiments désormais, et j'en étais ravi.

C'était un moment nettement plus important qu'il en a l'air, parce que ce n'était pas du tout mon genre. J'étais très, très timide avec les filles de mon âge et carrément pétrifié avec mes aînées, même si elles étaient seulement en première ou en terminale. Et là, ce n'était tout bonnement plus le même monde : la serveuse-aux-longs-cheveux-roux avait entre vingt-cinq et trente ans. C'était une *femme*.

Je ne sais pas d'où m'était venu ce courage. Peut-être que toutes les histoires avec mon père avaient généré en moi une tendance à me foutre de tout. Je ne sais pas trop.

Quand elle s'est éloignée de la table, Willie me regardait avec les yeux écarquillés, sa grosse bouche pendante, l'air interdit. On aurait dit une bouche de bébé propulsé prématurément dans l'âge adulte par une expérience scientifique contre nature. Il avait la langue humide et gonflée. Je me suis dit qu'il avait faim et je me suis demandé si sa langue ressemblait toujours à ça quand il avait l'estomac vide.

Je n'avais jamais dit à Willie qu'elle me plaisait ou que je la trouvais sexy. Ça ne s'était jamais présenté dans la conversation, et les fois précédentes où elle nous avait servis, j'étais resté désinvolte, maître de moi. Willie me fixait, et j'ai remarqué que même ses paupières étaient épaisses. Il m'a regardé, sa bouche gargantuesque toute molle, puis il a tourné la tête pour la regarder elle. Elle était derrière le comptoir, et elle annonçait notre commande au cuisinier, un petit mec avec une grosse moustache. Willie a bougé la colonne de graisse qui lui tenait lieu de cou pour se tourner vers moi.

Un « Ha » suraigu s'est échappé de sa bouche d'hippopotame, sauf que ce n'était pas vraiment un « Ha » de surprise, plutôt un « Ah » de consternation. En tout cas, c'était un rire, et plus précisément, le genre de rire qu'on a quand on veut coller la honte à quelqu'un.

« Me dis pas qu'elle te plaît. »

Je n'ai rien répondu.

« Elle est hideuse. » Ces mots, dans la bouche d'un garçon de seize ans au zénith de son acné, aussi large que haut. Il l'a regardée de nouveau, puis il s'est retourné, et il a répété : « Elle est hideuse. »

Ce sont ces trois mots qui m'ont fait détester Willie pour toujours. Ce sont aussi ces trois mots qui m'ont fait me rendre compte avec quel crétin je passais mon temps, et comprendre que je devais me trouver des amis dotés d'un cerveau qui fonctionne au moins à un degré moyen d'intelligence humaine.

La serveuse-aux-longs-cheveux-roux était superbe. Je n'ai aucun doute là-dessus, elle aurait pu être en photo dans des magazines ou passer à la télé, au lieu de remplir l'auge de pourceaux adolescents dans le genre de Willie. Elle était à tomber par terre, d'une beauté unique et atypique. Grande, des traits affirmés, comme les Grecs et les Romains. Une beauté classique. Exceptionnelle.

« Regarde ses yeux... elle a des yeux d'insecte, putain. À mon avis, c'est une malformation congénitale... Peut-être même que c'est un bébé thalidomide... Je parierais qu'elle a des palmes. »

Il a fini par fermer la bouche. Il ressemblait à un comique pourri qui attend les rires du public. J'avais envie de lui faire avaler son sourire de bouffeur de merde d'un coup de poing dans la gueule. Quel foutu crétin, ce Willie. Elle avait des yeux

incroyables. De grands yeux bleus et ronds. Et quand elle vous regardait, ces yeux vous agrippaient et vous retenaient, ils en disaient si long. Même si ça ne durait qu'une seconde.

J'ai gardé le silence pendant un long moment. Je suis resté assis sans rien dire, à remuer les glaçons de mon Coca.

« En plus, elle a quarante piges, Matt. Elle pourrait changer tes couches. » Il a secoué la tête et lâché un autre « Ha » suraigu, ou un « Ah » résigné, bref, le même truc, on s'en fout.

Mes oreilles me brûlaient. Elles devaient être rouge brique. Je gardais les yeux baissés sur mon Coca, je jouais avec la paille, je remuais la glace dans mon verre.

« En plus, franchement, elle est assez masculine. Je serais pas étonné qu'elle ait une bite et des couilles. »

Je ne voulais plus jamais voir Willie. J'avais envie d'attraper les pilons de poulet sur la table d'à côté pour les lui enfoncer dans la gorge. Je les y aurais maintenus jusqu'à ce que sa peau vire au bleu puis je l'aurais forcé à présenter ses excuses à la serveuse-aux-longs-cheveux-roux. Mais je suis resté sans bouger, j'ai masticqué de la glace pilée.

Elle nous a apporté notre dîner. C'était une soirée à trois burgers, pour Willie. Je ne suis pas parvenu à la regarder et putain, il n'était pas question que je regarde Willie. Une espèce de rictus satisfait lui barrait le visage. Il n'en pouvait plus. Après

avoir posé nos assiettes sur la table, elle s'est attardée un instant – je crois qu'elle attendait que je la regarde. Je suis sûr que Willie attendait que je la regarde, lui aussi.

« Vous avez tout ce qu'il vous faut, les garçons ? »

Willie a toussoté, crachotant un peu de milkshake par les narines. Puis il a levé les yeux sur elle. « Moi ça va, mais mon ami a peut-être besoin de quelque chose. T'as besoin de quelque chose, Matthew ? »

Il ne m'appelait jamais Matthew. Ma tête et mon cou étaient en feu et j'avais les jambes qui tremblaient. J'ai secoué la tête ; non je n'avais besoin de rien à part d'écrabouiller cette assiette pleine sur le crâne de mon meilleur ami et de le regarder saigner à mort, noyé dans les cheeseburgers, le ketchup et les frites.

« OK, eh bien bon appétit. »

Elle s'est éloignée et Willie a éclaté de rire. Sa tête dodelinait d'avant en arrière comme le punching-ball Bozo que j'avais quand j'étais petit. On pouvait le cogner de toutes ses forces, il allait heurter le sol et ne se redressait que pour recevoir un nouveau coup brutal. Si seulement...

J'espérais que dans la suite logique de son mouvement, son visage allait atterrir en plein dans son assiette, que sa nourriture serait brûlante et qu'elle cuirait immédiatement sa peau, qui resterait sur son burger tel du bacon ; mais malheureusement,

N° d'édition : L.69ELFN000423.N001
Dépôt légal : août 2018